



La Coopération des idées

Revue mensuelle d'Éducation Sociale



SOMMAIRE :

- G. DEHERME..... *Le Parlementarisme et la Démocratie.*
 XXX..... *L'École devant la Nation.*
 JUSTIN DÉVOT..... *Le Positivisme.*
 LUCIEN MOMENHEIM. } *Les Livres qui font penser.*
 G. D..... }



ABONNEMENTS :

France : Un an : 3 francs. — Six mois : 1 fr. 50
Étranger : Un an : 4 francs.



Le Numéro : 0 fr. 25

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :

157, Faubourg Saint-Antoine (XI^e Arr.)

PARIS

VIENT DE PARAÎTRE :

Le **Mouvement Éthique**, par ALFRED MOULET, 1 fr. 75 franco (à la *Coopération des Idées*). — Nous recommandons particulièrement cette étude documentée du mouvement éthique international.

A NOS ABONNÉS

Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur **abonnement est terminé** sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement, pour s'éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de **refuser** au facteur le numéro qui suivra l'**avertissement**.

EAU DE MOLAS

NATURELLE, GAZEUSE, BICARBONATÉE, FERRUGINEUSE. LA PLUS LÉGÈRE A L'ESTOMAC, LA PLUS AGRÉABLE

La seule prescrite pour les maladies de l'Enfance

La Caisse de 25 bouteilles : 9 fr. 25

Ecrire au gérant des SOURGES DE MOLAS, LE BOULOU (Pyrénées-Orientales)

Même domaine : VIEUX ROUSSILLON de coteaux : 70 fr. la barrique. — GRENACHE doré authentique, non viné, 16 degrés. en bouteilles 1 fr. 50 le litre. { logé, franco de port et de régie



La Coopération des idées

Le Parlementarisme et la Démocratie

Le parlementarisme est une erreur de la démocratie. C'est le mal. Nous avons identifié le mal au malade. Dénoncer le parlementarisme, il semble que ce soit nier la démocratie. Il n'est pas un moyen ordinaire qu'on peut remplacer, il est devenu un moyen unique, un dogme, une idole. Et la plaie se creuse. Il est impuissant et corrupteur. Tout l'accuse, rien ne le défend. Il est jugé. Cependant il reste intangible.

C'est qu'on ne le sépare pas de la démocratie. Et cela c'est condamner la démocratie. Si nous n'extrirons pas le mal, il emportera le malade. Pour moi, je le déclare dès l'abord : Si j'étais persuadé que le parlementarisme est la conséquence et la condition de la démocratie, je renoncerais à cet idéal. Je ne suis pas le seul. Et beaucoup, sans doute, ne se sont détournés de la démocratie qui ne se refusaient qu'au parlementarisme.

Dans quelques semaines nous serons en pleine période électorale. Les réactionnaires vont avoir beau jeu. Ils établiront le bilan désastreux de trente années de République, c'est-à-dire de parlementarisme. Ayant raison là-dessus, et complètement, ils croiront, les

électeurs croiront — puisque les républicains tiennent eux-mêmes à cette confusion — qu'ils ont raison contre la démocratie. Ils ont l'instinct, ils ont la tradition : ils auront par surcroît la raison pour eux. Ils ont l'argent, le prestige : ils auront, de plus, la vérité pour eux. Les préfets ne seront pas de force.

Il n'est donc pas inutile de montrer que le parlementarisme, qui est un dissolvant, n'est pas la démocratie, qui est une organisation.

*
*
*

La République, jusqu'ici, n'a été qu'un mot. Une restauration monarchique n'aurait qu'à changer le personnel et quelques formules. Rien ne serait modifié profondément. C'est d'ailleurs un motif de se méfier du recul. Comme l'a dit M. Charles Maurras : « La beauté — et la vérité ? — et la justice ? — est au terme des choses, et non à leur origine. »

On tue plus facilement un roi qu'on n'enfante une liberté. On perfectionne plus aisément une machine qu'on ne réforme une mentalité. Nos idées ne correspondent plus aux choses, et les mots n'ont plus de sens. Nous nous disons républicains, et nous ne pouvons nous passer de la notion, purement monarchique, de l'autorité politique. Nous avons transféré la royauté, à tout le moins nous l'avons essayé, en proclamant le gouvernement de tous par tous. Mais c'est la chimère décevante dont notre misonéisme se paye. Tous ne peuvent gouverner tous. La direction part toujours d'un point unique, l'autorité émane toujours d'un seul. Il n'en peut être autrement. La direction dispersée, c'est le désordre ; l'autorité divisée, c'est le conflit. Et le désordre est à son comble quand

la direction est incapable, et le conflit est à l'état aigu quand l'autorité est sans tradition et sans prestige. La direction sociale et l'autorité politique parlementaires sont donc le chaos, l'impuissance honteuse et la tyrannie basse.

La direction de chaque fonction sociale revient au plus compétent, et dans une démocratie la sélection de l'action libre seule le peut désigner, — non le hasard, plus ou moins truqué, du vote. Quant à l'autorité politique, si l'on s'y tient, reconnaissons qu'elle ne peut être dignement et efficacement exercée que par le roi, personnel et responsable.

La monarchie garantissait la liberté par l'ordre, la démocratie n'a de raison d'être que si elle s'efforce d'établir l'ordre dans le progrès par la liberté.

Choisissons. Mais ne nous y trompons point, la monarchie n'est pas un despotisme impossible désormais, puisque ce sont ses institutions qui constituent la meilleure partie de l'État républicain ; et la démocratie n'est pas le gouvernement de tous par tous, puisqu'elle n'est pas nécessairement l'absurde et l'incohérent.

L'ordre par la contrainte politique, c'est la monarchie ; l'ordre par l'action libre de tous, c'est la démocratie. Voilà les caractères distinctifs fondamentaux des deux régimes. Le mode par lequel nous entendons réaliser la contrainte n'a aucune importance. S'il n'est pas approprié à sa fin, il y a chaos, voilà tout. Mais cela ne fonde pas la liberté, qui est un ordre supérieur, un ordre vivant. Non, le parlementarisme n'est pas adéquat à la démocratie. Ce qui est adéquat à la démocratie, c'est la liberté, et son moyen est l'action libre, par laquelle elle se réalise en s'exprimant exactement.

*
*
*

Je voudrais définir. Démocratie, au sens des anciens, ou suivant la lettre étymologique, est dorénavant une utopie. Jadis, la politique était tout de la vie sociale des peuples, et l'économique presque rien ; aujourd'hui, c'est le contraire. De même que la monarchie ne peut s'entendre que d'un État politique, la démocratie ne peut s'entendre que d'une organisation sociale. Notre instinct va à la contrainte, qui est l'inertie, et non la liberté, qui est l'activité et la responsabilité. Si la démocratie, néanmoins, se fait, c'est qu'elle s'impose, c'est qu'elle est l'inéluctable conséquence du processus évolutif. C'est que l'ordre vivant convient seul aux complexus économiques de la division croissante du travail, des progrès prodigieux du machinisme et de la technique, des découvertes scientifiques, des transports rapides, des communications mondiales. C'est aussi que la justice et la liberté sont l'affirmation la plus catégorique et la plus persistante de la conscience moderne, bien qu'elle n'en aperçoive pas encore nettement les devoirs, — ce qui est le principal obstacle. Ainsi l'évolution se pourrait résumer : 1° l'âge anarchique ; 2° l'âge politique ; 3° l'âge social. Nous sommes à ce moment de quitter l'âge politique pour entrer dans l'âge social.

C'est que l'État ne peut plus contenir la vie totale d'un peuple, avec les compétences variées, les nombreuses directions, la spontanéité, la surveillance constante quoique éparse qu'elle exige. Il y faut la participation libre et consciente de tous, l'action partout, la vie répandue partout, et aussi intense aux extrémités qu'au centre.

La démocratie est donc une organisation d'une complexité supérieure, et qui ne peut être qu'en substituant l'association à l'État. L'association est plus près de l'individu, elle a plus de souplesse, plus de spontanéité, elle s'adapte mieux et plus vite à toutes les formes d'activité. Sa cohésion est plus résistante. Quant à la continuité, qui n'a été préservée que par l'État franchement monarchique, elle pourra être gardée de toute rupture quand les associations auront la liberté essentielle d'être des forces continues par la mainmorte. Dès maintenant, et bien que notre socialité soit encore rudimentaire, que l'État ait toujours comprimé les associations, il est sûr qu'elles peuvent remplir mieux que lui toutes les fonctions de l'État, — et d'autres qu'il ne peut tenir. L'effort consciemment démocratique consiste à absorber l'État politique qui est le gouvernement dans l'État social qui sera les associations. Le parlementarisme nuit à cet effort en faisant dévier vers la stérile agitation électorale des forces qui seraient utilement employées à l'action positive.

*
*
*

Les syndicats sont en faveur. Pour ma part, je ne les considère point comme des associations-types définitives. Il n'importe. M. Paul-Boncour parle de la souveraineté syndicale, le syndicat ayant un pouvoir législatif, voire même exécutif. M. E. Durkheim leur concède d'être législateurs d'une morale et d'un droit nouveaux, et d'être appelés plus tard à assurer la continuité de la vie économique. Mais le syndicat n'est qu'un groupement de lutte transitoire, ce n'est vraiment pas un groupement organique. C'est de la coopération de production, de consommation, de

crédit, des mutualités, des Universités populaires, qui sont de véritables services sociaux, qu'il convient d'attendre la reconstitution sociale.

Les associations ne sont pas seulement un idéal plus ou moins vague. Elles sont une nécessité pratique pressante. Le désordre politique présent, qui constamment met en contradiction nos principes et nos actes, nos regrets et nos désirs, nos sentiments et notre raison, n'est dépassé que par le gâchis économique. Je ne fais pas allusion aux revendications, toujours de plus en plus violentes, et par là même de moins en moins sensées du prolétariat ; mais aux conditions désastreuses dans lesquelles s'effectuent la production, l'échange, la consommation. C'est le chômage, les faillites, les falsifications. La misère ici, parce qu'il y a des machines trop puissantes ; la ruine là, parce que la récolte fut trop abondante ; l'impôt pour avoir le plaisir de payer le sucre le double de ce qu'il vaut, le privilège pour l'empoisonnement, le monopole désordonné ; six boutiques pour un client ; quinze commis et fonctionnaires pour un ouvrier et un agriculteur. Nous voyons ce phénomène étrange : à mesure que les difficultés matérielles sont de mieux en mieux aplanies, par la mécanique, l'art, les transports rapides, la science, les difficultés sociales se multiplient, grandissent, — et nous écrasent. Il n'y a, pour les vaincre, que l'association.

Et si nous acceptons — et nous le devons — je ne dis pas seulement cette conséquence de la démocratie, mais cette nécessité de la situation économique, nous nous rendons compte, après examen, que l'autorité politique devient inutile. Or, l'État n'étant plus un service social, mais une survivance qu'entretien-
nent des intérêts, des paresseux, des préjugés, il devien-

dra le plus en plus, ce qu'il est déjà, ce que le parlementarisme aggrave, une exploitation des partis. Et ainsi, n'étant plus une garantie de la liberté des citoyens, un agent de l'ordre, il ne peut être qu'une oppression de plus en plus insupportable et perturbatrice. Maintenir, contre la poussée naturelle de la vie, les choses comme elles ont été, ce n'est pas conserver, ce n'est pas défendre l'ordre; car l'ordre ne peut être que d'un rapport harmonique, d'un mouvement libre. Et comme la civilisation marche, il faut que l'homme la suive.

*
*.

C'est donc par l'association que peut s'exprimer la démocratie au xx^e siècle. Ce régime, on ne le contestera pas, je pense, qui sera d'une vie sociale si intense, si large et si complexe à la fois, aura un besoin plus impérieux d'initiatives, de volontés, d'activités, de capacités que n'importe quel autre régime. Sans doute, l'expédient de l'hérédité, physiologique ou sociale, n'y suffirait point; mais encore moins la roulette électorale. Il faut employer toutes les énergies, et il y en a chez chaque citoyen, même dans l'imbécillité, même dans le vice, même dans le crime. Nous ignorons les forces humaines, et stupidement nous les gâchons. Chaque force peut être reliée, et converger.

Avant tout, nous avons à dissiper la grossière superstition du parlementarisme. Ce qu'il paraît représenter n'est qu'une illusion. Rien ne le justifie. Il est le chaos sans être la liberté, la tyrannie sans être l'ordre. Le mal qu'il a fait à la République depuis trente ans, il le ferait — ne le fait-il pas déjà? — aux associations, notre espoir. Coordonnons notre action. N'enrayons pas les initiatives, — la critique ne vient

qu'après l'expérience, — suivons les volontés fortes, secondons les activités désintéressées, respectons les capacités, obéissons aux raisons claires. C'est l'action libre qui fera la sélection et constituera les hiérarchies d'individus ou d'associations, sans lesquelles il n'y a pas de société possible. L'égalité est dans le principe et dans la fin, non dans le travail social.

Le coopérateur déjà participe plus réellement à la vie sociale que l'électeur. La démocratie ne se réalise et n'est effective que par les associations. Le roi seul a su représenter la nation politique dans son étendue, sa profondeur et sa durée; le gouvernement parlementaire, quoi qu'il prétende, ne représente que les intérêts temporaires ou les appétits d'un parti. Les associations seules peuvent exprimer la vie sociale, dans son intégralité et sa pérennité.

C'est dans l'association qu'est l'avenir de la démocratie, si elle en a un. Le parlementarisme ne nous mène qu'au Bas-Empire, par l'émeute, — ou l'égout.

G. DEHERME.

L'École devant la Nation

IV. — LA RÉNOVATION NÉCESSAIRE

La Vie intérieure

Il faut, dit-on, connaître, aimer, accomplir le devoir, ce qui est vrai; mais prenons garde que c'est à des enfants qu'il faut apprendre cette science et cette tâche difficiles, ce sont des bambins à qui il faut donner le goût et l'habitude du bien. Peut-être la vision

nette de ces naïfs, mais si frivoles auditeurs, la conscience de l'esprit enfantin, nous révélera tout d'un coup la vanité ou la prétention des discussions sur le fondement théorique de la morale à l'école primaire, pour ne pas dire de la morale des hommes mêmes, de la grande querelle entre la morale religieuse et la morale « indépendante » (?), l'inutilité profonde d'un fondement théorique à la morale commune et pratique, à la morale active, au bien, à la vertu, à la bonté, au dévouement. Là encore nous rencontrons l'artifice ou l'ignorance, l'esprit d'érudition et d'aride spéculation, la manie stérile qui veut donner *des idées* et non animer *un esprit*, la croyance présomptueuse à la puissance des idées tandis que le monde ne vit que par les caractères, l'espoir qu'une théorie morale produira chez le commun des hommes des actes moraux, et l'illusion qu'il est d'une grande importance d'avoir des idées morales pour faire le bien, de sorte que la hiérarchie des diplômes de philosophie devrait correspondre à peu près à la hiérarchie morale des hommes. Nous trouvons encore sur notre chemin la « lettre » présomptueuse et autoritaire, les mots prestigieux, qui prétendent provoquer l'esprit, être l'esprit même. Encore une fois, il ne s'agit pas de syllabes et de vent, il ne s'agit pas de Kant et d'aucun autre spéculateur en chambre, il s'agit des hommes qui sont en chair et en os, qui manient l'outil, ou vendent des marchandises, qui ont des parents, des enfants, des amis, des voisins, de ceux qui passent dans les rues, dont le travail occupe la moitié de la vie, il s'agit des hommes que nous sommes tous quand nous sommes vivants, que nous agissons ; et chez ceux-là et chez nous-mêmes, je vous demande si les actes sont

inspirés par des *idées* morales, si la vie est une doctrine appliquée, une théorie pratiquée, si, *dans la réalité*, il n'y a rien de plus semblable à un pieux débauché qu'un débauché sceptique, à un voleur dévot qu'un fripon athée, à un égoïste de la « morale religieuse » qu'un égoïste de la « morale indépendante ». Dieu est bien loin, et la « morale indépendante » n'est nulle part : ainsi l'immense majorité des hommes s'en inquiètent-ils peu dans leurs actions. Mais il y a quelque chose qui est plus près de nous, qui est en nous, qui est réel, dont nous sentons la chaleur et les impulsions, qui ne manque à aucun de nous, qui anime notre bras, et c'est notre cœur, c'est notre caractère. En fait, le « devoir » est une idée, une abstraction, mais les hommes qui nous entourent, nos parents et nos amis, les animaux qui nous servent, les monuments qui nous abritent et où nous nous récréons, sont des réalités, des choses vivantes et visibles ; pour bien agir envers elles il n'est qu'une force qui, en fait, nous inspire et peut nous inspirer, et c'est l'amour.

Il est sorti autant de crimes des idées morales que de bonnes actions. C'est une « idée morale » qui a fait de Brutus un meurtrier et de Robespierre un persécuteur ; c'est une « idée morale » qui a allumé les bûchers et jeté la bombe d'Henry. On peut inventer n'importe quel devoir : et cela devient une sorte d'art et de jeu d'esprit. On peut imaginer qu'il faut faire mourir quelques hommes pour en sauver d'autres, et c'est la « doctrine » des inquisiteurs et des jacobins ; on peut ériger en devoir le mensonge, la tromperie, comme les jésuites ; la cruauté, comme les chefs de guerre. Il n'y a pas de crime qu'une « idée morale » ne puisse justifier. Et pourtant la morale, la

seule vivante et bienfaisante, qui n'a jamais changé, qui défie et confond toutes les doctrines, qui ignore la spéculation, qui n'a besoin d'aucun livre et qui n'en écrit point, qui ignore les systèmes philosophiques parce qu'elle est la philosophie parfaite, qui ne se montre et n'existe que dans les actes et pour qui les paroles ne sont que du vent, celle qui forme et maintient les familles, qui unit les amis, qui fait les enfants choyés et les parents respectés, qui de tout temps a tendu la main charitable à la main débile, qui fait mourir pour une patrie ou travailler pour des arrière-neveux, tout homme qui n'a pas d' « idées morales » peut la lire clairement dans son cœur, car elle est éternelle, et les moralistes ne parviendront pas à l'obscurcir :

« Aime ton prochain comme toi-même », ou « Désire le bien de chaque être et de chaque chose, et travaille-y comme au tien propre ».

Et la conséquence pratique pour l'éducation est claire : l'idée seule ne fait pas agir ; il faut, pour qu'elle *émeuve* notre volonté, qu'elle devienne une *émotion*, un sentiment ; ce n'est donc pas l'idée du devoir qu'il faut tenter de donner aux enfants, ni même l'amour du devoir, l'un et l'autre inaccessibles à leur esprit, comme à celui de beaucoup d'hommes ; mais bien plus facilement et plus naturellement l'amour de leurs parents, de leurs camarades, de leur patrie, des animaux, des choses ; en un mot, non l'amour de leurs devoirs, mais l'amour des choses envers lesquelles ils ont des devoirs. On ne sauve pas un nid d'oiseaux en prouvant *qu'il faut* respecter les animaux ; mais on peut faire aimer les oiseaux. Nous découvrons facilement et nous accomplissons nos devoirs envers les personnes que nous aimons. L'éducation doit être

d'abord l'éducation du sentiment et aussi celle de la volonté bien plus que de l'intelligence. Il n'y a de pratique que l'éducation morale, c'est-à-dire la culture active et directe du sens moral, et non l'instruction morale, qui n'est qu'une sorte d'érudition, aussi vaine que toutes les autres. Là encore, là surtout, c'est un esprit qu'il faut animer, non des connaissances qu'il faut accumuler ; cet esprit, on le fortifiera en faisant aimer les autres hommes, en habituant à la recherche de leur bien et des meilleurs moyens de les leur procurer, et à l'effort pour y travailler.

On provoquera l'amour direct, qui est le seul fondement pratique et possible pour tous, du devoir, par la peinture et la vue des conditions, des misères, des besoins des hommes, par les exemples les plus prochains. Se répandre en prédications, en objurgations vagues, cela semble pour les enfants des paroles en dehors de la vie, des paroles de livres, qu'on prononce à une chaire et jamais ailleurs. Il faut que les enfants n'entendent pas parler à l'école d'une autre manière que dehors ; on y dira des choses autres et meilleures, peut-être, mais non d'un verbe pédant, vague, hors du temps, du lieu, des occasions. Il faut entendre à l'école, et surtout pour l'éducation morale, une parole simple, précise, vivante, d'à-propos, comme dans la vie ; et pour cela il faut faire pénétrer la vie à l'école. Ainsi, au lieu de dire un *cours de morale*, on résoudra, ce que pose à chaque instant la vie, *des problèmes de morale*. Comme chez les plus petits, on peut établir le fondement de la morale. « Il faut aimer les autres et vouloir leur bien », on peut aussi avec eux commencer la recherche de ce bien, c'est-à-dire du devoir, et travailler à allumer la clarté morale. Comme aucune circonstance ne se représente jamais absolument

la même dans la vie, il y a pour chacune, pour chaque occasion, un devoir particulier, propre, qu'il faut chercher. Pour bien vivre il ne suffit pas d'être farci de formules vagues du devoir et d'être « de bonne volonté », il faut aussi accommoder incessamment sa pensée et son action à la nécessité présente.

Il faut donc une intelligence toujours éveillée du bien et du mieux possibles, et possibles par nous : et voilà notre devoir. Cette conscience, l'examen avec les enfants des problèmes moraux réels de la vie et à leur portée — c'est-à-dire qu'ils peuvent comprendre et qu'ils peuvent résoudre par des actes — l'éclairera, et ce sera vraiment une initiation, bien plus, une activité continuelle du sens moral. L'éducation morale en clarté devient ainsi une suite d'exercices moraux appliqués à la vie enfantine, les habituant à chercher en tout leurs devoirs d'enfant — ce qui est la seule façon naturelle de leur inspirer plus tard la recherche de leurs devoirs d'hommes. Il n'y aura donc aucune notion didactique, rien qui ne soit réalité, vie, activité de la conscience. Pour fortifier l'esprit de logique on s'exerce à des problèmes de mathématiques, mais on ne lit pas l'histoire des mathématiques; pour s'éclairer la conscience morale, il n'y a qu'à résoudre des problèmes moraux.

La libre vie intérieure, éveillée et disciplinée par la lecture, la composition, l'art et la poésie, les exercices moraux, nourrie par l'esprit littéraire, l'esprit poétique et la conscience morale, s'éprouvera, se manifestera et se fortifiera par la vie active. Nous chercherons dans le prochain article comment celle-ci peut exister à l'école.

XXX.

(A suivre.)

Le Positivisme

Les grandes questions qui se rattachent au système de Comte n'ont rien de passager. En présence des problèmes qui naissent du conflit des classes sociales, du déchaînement à travers le monde des cupidités et des égoïsmes nationaux appuyés par la force militaire des États, elles sont d'un intérêt très actuel, et si la discussion scientifique et philosophique à leur égard ne se peut resserrer dans les limites d'un article, il est bon toutefois d'essayer, de temps à autre, par une exposition condensée, de dissiper certaines erreurs d'appréciation, certains malentendus qui obscurcissent les fortes doctrines de Comte, ses vues si profondes, et en retardent le triomphe final. Et si quelques considérations favorables au positivisme peuvent n'être pas déplacées quelque part, c'est bien dans une Revue sincèrement et ardemment vouée à l'œuvre de rénovation intellectuelle et morale de la classe des prolétaires envers qui Comte fut animé d'un si profond sentiment de sympathie et de sollicitude.

Ce qui frappe le plus celui qui a étudié et médité l'œuvre de Comte et qui se tient au courant des objections soulevées contre elle, c'est la mesure dans laquelle les idées fondamentales du positivisme, ses principes directeurs, le but qu'il poursuit, le sens et la portée de ses efforts sont encore imparfaitement connus, et alors même qu'ils le sont par à peu près, imparfaitement compris. On parcourt volontiers le *Cours de philosophie positive*(1) et l'on se tient à distance du *Système de politique positive*. Quelques-uns même ignorent tout à fait l'existence de cette œuvre admirable qui s'élève majestueusement sur les solides fondements posés par le Cours. S'étonnerait-on en effet, comme le font quelques personnes, de voir les positivistes s'effor-

(1) Comte a appelé plus tard cet ouvrage : *Système de philosophie positive*, et c'est l'expression qu'emploie M. Robinet dans sa notice sur Comte et son œuvre.

cer de régler et rallier les esprits par une doctrine scientifique de caractère religieux, par une religion humaine et démontrable, si l'on savait que tel fût le terme d'avance assigné par Comte à son activité mentale, que c'est l'aboutissant logique et naturel de ses puissantes méditations, — et que le couronnement qu'il a, par ainsi, donné à sa carrière scientifique et sociale, il l'avait entrevu, voulu dès ses premiers pas, réalisant dans l'âge mûr, après une longue, pénible et courageuse élaboration, une idée éclore pendant la jeunesse. Que le menu peuple des écrivains et des intellectuels vive dans l'ignorance du *Système de politique*, passe encore ! Que des sociologistes (1) de renom étalent la même lacune intellectuelle, c'est ce qui devient moins compréhensible et moins excusable ! Tel est pourtant le cas de nombre d'entre eux. En voici deux exemples : l'année dernière, un sociologiste qui a produit des œuvres de grande valeur, parmi lesquelles se distingue une substantielle et pénétrante étude sur la *division du travail social*, M. Durkheim, traçait rapidement dans la *Revue Bleue* (du 19 mai 1900) un tableau des travaux sociologiques qui ont illustré le XIX^e siècle. Parvenu à Comte, il se laissa aller à dire que celui-ci n'avait donné qu'une esquisse de la *statique sociale*, réservant les développements pour la partie dynamique de la sociologie. Comment ! une simple esquisse ! alors que ceux qui connaissent, dans toute son étendue, l'œuvre du grand penseur, savent qu'il a consacré un volume entier (le deuxième de la *Politique*) à l'établissement des théories statiques, à l'exposé et à l'explication de ce qu'il appelle : *les bases sociales*. M. Durkheim, évidemment, n'avait lu que la seule leçon du *Cours de Philosophie positive* qui, quoique contenant toutes les indications nécessaires et entre autres celles qui ont dû servir à

(1) On se sert communément plutôt du terme sociologue. Mais puisque l'on dit *économistes, juristes, moralistes, linguistes, anthropologistes*, etc., et que la terminaison *iste* est adoptée pour presque tous les qualificatifs appliqués à ceux qui cultivent les sciences sociales, il n'y a pas lieu, suivant nous, d'introduire une dissonance en disant : *sociologues*, d'autant plus que Comte, le créateur de la sociologie, écrit lui-même partout *sociologiste*.

M. Durkheim lui-même de point de départ pour son travail ci-dessus rappelé, n'a réellement fait qu'esquisser l'étude statique que le maître devait plus tard reprendre, approfondir et développer, car, à supposer que l'on veuille écarter le quatrième tome du *Système de politique* qui renferme des questions d'application, d'art social et politique, on n'a nullement le droit de négliger le second et le troisième qui montrent, dans toute leur force, les conceptions de l'auteur en fait de statique (1) et de dynamique sociales et où, comme il le dit lui-même, il a systématisé la sociologie qu'il avait précédemment créée.

Autre fait : il y eut, il y a déjà quelque temps (pendant le premier semestre de l'année 1899) une intéressante discussion à la Société de sociologie créée, comme on sait, sous l'heureuse initiative de M. René Worms, directeur de la *Revue internationale de sociologie*. Cette discussion roula justement sur les *bases sociales*, telles que Comte les a établies ; et un autre sociologiste, M. Tarde, de qui la psychologie collective a déjà reçu un précieux contingent d'idées fécondes et de lumières, y émit l'opinion que Comte est un philosophe de l'histoire, plutôt qu'un sociologiste proprement dit (2). Cette opinion, soutenable, sans être plausible, quand on s'en tient au seul cours de philosophie positive, devient tout à fait caduque devant les larges et lumineux exposés que déroule à notre regard le deuxième tome du *système de politique*. Que conclure de là ? Que l'éminent psychologue et sociologiste qu'est M. Tarde ne connaît pas non plus ce dernier ouvrage, ou, s'il l'a connu, qu'il n'y a pas donné toute la part d'attention qui lui est due. Il y aurait vu que l'importance du phénomène de l'imitation sociale, pas plus que celle de la division du travail social, n'a pas échappé au fondateur de la sociologie qui en fait expressément mention au chapitre IV du tome I^{er} de la *Politique positive*. Nous concluons donc sur ce point que, même en faisant abstraction de ses développements statiques ultérieurs au Cours, Comte est un grand sociologiste et doit être tenu pour tel.

(1) *Politique positive*, page 197, tome IV.

(2) Voir à cet égard la *Revue internationale de sociologie* de juin 1899.

A-t-on seulement le droit de faire une pareille abstraction ? Nous soutenons que non ! L'œuvre de Comte est une. Toutes les parties s'en tiennent et, suivant l'observation de M. Faguet dans son étude sur le fondateur du positivisme, publiée dans la *Revue des Deux Mondes* des 15 juillet et 1^{er} août 1895, son système est « le mieux lié » de tous les grands systèmes qui ont jusqu'ici tenté la coordination d'ensemble des données et des lois de la science positive. Nous ajouterons qu'il conserve cette haute caractéristique, même en le considérant dans ce qui n'en est que la partie religieuse, conçue et exécutée en vue de l'amélioration profonde de notre espèce, de sa rénovation intellectuelle et morale, de son accession à un état de civilisation plus élevé, plus pur, plus dégagé des bestiales impulsions de l'égoïsme. C'est ce qui ressortira, espérons-le, du rapide exposé que nous allons essayer de faire, non pas du système de Comte, — il y faudrait tout un volume, — mais des lignes principales du programme qu'il s'était tracé, qu'il a ensuite réalisé, et des idées générales qui ont présidé à l'adoption de ce programme.

Comte, dès ses débuts — ainsi qu'en font foi les opuscules insérés à la fin du quatrième tome de la *Politique positive*, — s'était aperçu qu'il y a une œuvre de réédification sociale à entreprendre, qu'il y a à rétablir la société sur de nouvelles bases intellectuelles et morales capables de supporter, d'étayer fortement les nouvelles institutions qui doivent normalement surgir d'un état d'esprit et de mœurs profondément renouvelé. Il avait parfaitement compris que la réforme politique et économique doit être précédée de la rénovation des mentalités et des âmes, — les institutions, pour durer et être efficaces, devant résulter de l'état de civilisation. Et par civilisation, il entendait surtout l'ensemble des croyances, des opinions qui, à une certaine époque de l'histoire, prédominent dans une société et l'ensemble des pratiques sociales, des mœurs et habitudes qui s'y rattachent. Il était loin d'attribuer, comme une certaine école d'économistes tend aujourd'hui à le faire, une prépondérance exclusive aux seuls faits économiques dans l'évolution des sociétés. Et ne sont-ce pas ses idées sur ce point qui guident, dans l'action sociale, les

meilleurs d'entre ceux qui essaient de coordonner les forces prolétariennes pour l'accomplissement d'une grande œuvre organique, d'une modification foncière de la société? Ne s'efforcent-ils pas de faire aller de pair la réforme intellectuelle et morale avec l'organisation coopérative, tout en comprenant parfaitement que celle-ci n'atteindra à un degré suffisant de solidité et de puissance que tout autant que celle-là aura pu être, préalablement, poussée à un point de réalisation assez avancée ?

Il y a entre la croyance et l'acte une corrélation indestructible, et il n'est pas possible de faire dévier un groupe social de la voie dangereuse qu'il suit, pour l'amener à agir dans un sens rationnel, qu'en proposant à son esprit et en lui faisant agréer de nouvelles conceptions intellectuelles plus réelles, plus exactement adaptées à l'ordre naturel des phénomènes et des êtres. Il fallait donc compléter le groupe des sciences abstraites en poussant l'investigation scientifique jusqu'à la région des faits sociaux et moraux, en y apportant l'esprit et les méthodes des sciences positives déjà constituées, et, ceci fait, relier entre elles toutes les sciences pour en faire sortir un système philosophique offrant à la pensée humaine un ensemble homogène de principes susceptibles d'obtenir l'adhésion réfléchie et libre de ceux qui veulent faire reposer leurs croyances sur des faits démontrés ou, à tout le moins, démontrables. Telle était la première étape à franchir. Comte la parcourut, et de son exploration il résulta le *Cours de philosophie positive* qu'il appelle constamment son œuvre fondamentale.

Cependant convient-il de tenir les croyances, les convictions scientifiques au dedans de nous-mêmes sans chercher à s'en servir pour l'amélioration du sort de l'humanité, pour élever et anoblir ses destinées et en faciliter l'accomplissement? Faut-il laisser les résultats de l'enquête scientifique confinés dans notre esprit, d'où ils ne sortiraient pas pour se mêler à l'action sociale et la gouverner, nous condamnant par là à ne jamais établir l'unité de la nature humaine qui évoluerait, à l'intérieur de l'être, sous l'empire de croyances d'une certaine sorte et, à l'extérieur, dans le milieu social, sous la poussée de tendances non

conformes à ces croyances philosophiques ? Les esprits nets et logiques ne sauraient consentir à un pareil dédoublement qui aurait, pour le repos, l'équilibre et le développement des sociétés, les pires conséquences, — dont on peut du reste, maintenant même, se faire une idée en examinant les fâcheux phénomènes dont la marche actuelle des grands États économiquement civilisés est toute parsemée. — Ces phénomènes ont une double cause. Ils proviennent en premier lieu de l'anarchie intellectuelle qui règne dans la mentalité collective des sociétés, où le ralliement autour d'une doctrine philosophique prépondérante ne s'est pas encore effectué dans des proportions assez étendues ; ensuite de la non-concordance réelle entre ce que l'on pense et croit et ce que l'on fait. On obéit, en général, non à des principes directeurs nets et fixes, mais plutôt aux impulsions de l'égoïsme bas et sordide et de l'ambition déréglée.

C'est à cela qu'a voulu remédier Comte en cherchant, après avoir édifié pour les esprits un système de vérités scientifiques et philosophiques, à les régler par une morale également scientifique et à les rallier par une religion reposant sur un dogme démontrable, à laquelle cette morale positive se trouve incorporée, dont le culte servirait au perfectionnement interne et le régime à la coordination des actes pratiques et à leur convergence vers un même but très élevé : *le service de l'humanité*.

Cette humanité, ce grand être collectif dont l'illustre philosophe et sociologue voulait faire un objet de culte, il en a fait préalablement un objet de connaissance, de science. Il en a élevé la théorie, et la conception qu'il nous en communique dépasse de très haut l'idée courante qu'on s'en fait généralement. On y voit ordinairement l'ensemble des êtres humains avec toutes leurs tares et toutes leurs imperfections, et l'on s'empresse de déclarer qu'il y a là quelque chose d'assez laid, d'assez peu propre à inspirer des actes cultuels. On dit cela, — parce qu'on n'est pas entré dans les idées de Comte, parce que l'on ne regarde pas sous le même angle que lui. Le Grand-Être collectif que le penseur nous présente, c'est un être épuré, où ne sont incorporés, après contrôle et examen, que les membres de notre espèce, —

passés, futurs et présents, — « qui volontairement collaborent au perfectionnement de l'ordre naturel » et dont il a condensé la définition dans cette formule frappante : *l'ensemble continu des êtres convergents* (1).

Ainsi comprise, l'humanité est bien, comme il le démontre abondamment, notre providence réelle, dont l'action sur nous est palpable et démontrable, et à travers laquelle, alors même que l'on voudrait croire à une cause première et absolue, les manifestations de celle-ci doivent forcément passer pour nous toucher...

En général, l'esprit moderne, l'esprit critique et rationaliste répugne à l'idée de religion. Il se meut dans la sphère des abstractions métaphysiques, tourne et retourne les systèmes philosophiques ou religieux, les examine sous tous les aspects, en dévoile les côtés défectueux et s'en tient à cette œuvre de dissection, à ce résultat négatif. Il triomphe, pensant avoir montré par là la puissance de ses facultés, leur force pénétrante. Pourtant les examens critiques, les thèses négativistes, utiles pour déblayer la voie des conceptions caduques du passé, ne sont pas capables de faire avancer l'espèce humaine qui, jusqu'ici, n'a progressé que sous l'influence de doctrines, de croyances affirmatives, organisées et nettes. Il existe dans les sociétés humaines une foule d'hommes qui se sont détachés des croyances traditionnelles de leur groupe.

Pensent-ils pouvoir, — eux ou leurs successeurs, — continuer indéfiniment leur course dans le temps sans se rallier autour d'une nouvelle religion ? Un tel espoir serait bien téméraire. Toujours il faudra aux hommes une religion formelle leur prescrivant un culte et un régime pour les discipliner et les perfectionner.

Jusqu'ici les non-croyants peuvent persister dans leur abstention à l'égard de tout culte organisé parce qu'il y a encore debout plusieurs grandes religions qui maintiennent les hommes et leur imposent une morale. Si l'esprit scientifique poursuit son extension, ses pacifiques con-

(1) *Système de Politique positive*. tome IV. — Cette définition contient l'idée de la *solidarité dans l'espace* des générations contemporaines et celle de la *solidarité dans le temps* des générations successives.

quêtes, et que la conciliation ne s'opère pas entre les données de la science et les mystérieux postulats des religions révélées, les croyances surnaturelles qu'ils impliquent, il viendra forcément un moment où la foule des incrédules sera trop nombreuse, trop compacte pour pouvoir être préservée de la désagrégation sociale en dehors de l'intervention d'un appareil religieux issu de la science et, par conséquent, rationnel.

Quelques vaillants lutteurs prêchent l'action sociale organique et travaillent à en faire une réalité; c'est très bien, et beaucoup d'âmes élevées applaudissent à leur courageuse entreprise et appellent de leurs vœux le jour où la justice sociale et la fraternité humaine seront des choses réelles et bien vivantes. N'est-il pas désirable également que les pensées, à l'instar des actes, s'organisent à l'intérieur de chacun de nous et convergent vers le même but suprême. Et même, comme nous le disions, l'accord des volitions et des actes qui les traduisent au dehors se conçoit-il, est-il largement possible, sans l'accord des croyances et la subordination de celles-ci à quelques grands principes philosophiques, les mêmes pour tous, principes qui, en gouvernant à l'extérieur les mœurs et les observances sociales, prendront un caractère religieux au sens vrai et sociologique du mot : régler et rallier (régler chaque conscience, rallier toutes les consciences).

On résiste à Comte parce que la conviction n'est pas faite dans les esprits, dont le plus grand nombre, d'ailleurs, n'ont pas encore la culture scientifique requise pour comprendre ses hautes spéculations. On ne tient pas ses démonstrations pour définitives; on examine, on contrôle, on laisse la lumière se faire, la vérité se dégager. Cette attitude intellectuelle s'explique dans une certaine mesure, et le grand homme lui-même ne comptait, pour amener les esprits à lui, que sur la persuasion et l'adhésion réfléchie, librement donnée. Rien ne lui répugnait tant que l'oppression intellectuelle, la contrainte dans les choses de croyance et de foi. Le pouvoir spirituel qu'il rêvait devait être basé sur la science qui vit de démonstration, ses procédés de propagande et de gouvernement devaient être ceux de la liberté, c'est-à-dire l'exposition et la discussion

aussi sincères que libres, et pour la répression il n'userait que d'armes purement morales, l'admonition, la réprimande, etc.

Cependant, sans vouloir porter atteinte à la liberté intellectuelle de qui que ce soit, nous trouvons raisonnable d'admettre que cette liberté a des bornes, ou plutôt, pour éviter toute fausse interprétation de notre pensée, nous croyons que nul esprit pondéré, normalement constitué, n'est libre de se refuser à l'évidence, à la lumière d'une démonstration scientifique. Comme le disait Comte lui-même, il n'y a pas de liberté de croyance au regard des vérités établies de l'algèbre, ou de la mécanique, ou de l'astronomie.

On peut toujours chercher à s'en convaincre, et y il a des méthodes et des procédés pour cela. On n'est pas libre, la démonstration faite, de ne pas y croire.

La sociologie est encore loin, bien loin du degré de perfection des admirables disciplines que nous venons de citer. Du jour, néanmoins, où, après avoir affirmé sa positivité, développé ses méthodes, pris de l'essor, elle acquerra, par l'extension du nombre de ses adhérents, une autorité doctrinale suffisamment forte, il faudra bien se résoudre à accepter ses lois et ses enseignements, reconnus conformes à la nature des choses (1). En attendant, et pour ce qui nous concerne, nous avons la conviction que Comte a découvert et solidement établi quelques principes supérieurs, quelques vérités fondamentales, — que nous souhaiterions voir se répandre parmi les prolétaires éclairés qu'ils fortifieraient moralement et intellectuellement.

La morale et le culte positivistes sont fondés sur l'Al-

(1) Loin de nous l'idée que la sociologie, même achevée, pourra être *assimilée* aux sciences positives qui la précèdent dans la classification Comtiste. Elle aura néanmoins, comme elles, les caractères distinctifs de toute discipline scientifique, c'est-à-dire des *lois vérifiables conformes à la nature des choses*. Or, comme les choses sociales diffèrent des choses physiques, chimiques ou purement biologiques, l'étude des sociétés se distinguera toujours de celle de la nature physique ou organique, tout en y restant subordonnée. — Se distinguer, du reste, n'est pas s'opposer.

truisme considéré comme un ensemble de tendances naturelles à l'homme, — aussi naturelles que les tendances égoïstes. Et c'est justement les sentiments bienveillants qu'il importe le plus de cultiver et de développer à notre époque où, par suite d'une déplorable transposition à l'ordre social de principes d'activité soit individuelle, soit collective, déduits de l'étude des espèces zoologiques, la notion de concurrence vitale, de lutte pour l'existence exerce une influence trop exclusive, — et désastreuse. Les faits d'harmonie, d'accord, de consensus sont aussi généraux et fréquents dans l'ordre naturel que ceux d'antagonisme, d'opposition. La spécialisation et l'indépendance des fonctions ne sont pas des phénomènes plus fondamentaux que leur corrélation, leur synergie, d'où résulte l'unité soit organique, soit sociale.

Au surplus, si les milieux nationaux s'imprègnent d'idées élevées et généreuses, de sentiments fraternels, les meilleurs, les plus résistants, même au point de vue du darwinisme, seront ceux qui s'adapteront le mieux à ces milieux moraux épurés ; ce seront donc les bienveillants, les altruistes, et non les égoïstes et les cupides.

De là découle pour les hommes de cœur le devoir de coopérer à cette œuvre d'épuration et, par suite, de travailler à l'élévation mentale et morale des classes ouvrières qui, organisées et disciplinées, seront la grande force sociale de demain.

Cette œuvre, sans être aisée, est heureusement possible, et l'est parce que, justement, les artisans du progrès moral rencontrent dans l'homme un fonds naturel de sociabilité, un ensemble de facultés sympathiques susceptibles de culture rationnelle et de développement méthodique.

Ceux-là heureusement se trompent qui croient que l'égoïsme seul est réel ; que si l'on fait du bien à son semblable, si l'on se sent porté vers lui, il ne faut voir là qu'un effet de cet égoïsme foncier, intelligemment dirigé.

Assurément l'égoïsme bien entendu, — tel que l'entendent certains moralistes, Bentham par exemple et son école, — peut conduire au bien ; et l'acte bienfaisant, accompli sous l'empire de la solidarité sociale, n'est pas sans attache avec la préoccupation de soi, — et c'est en

cela que le sentiment de solidarité, — quoique destiné peut-être à devenir plus fort et plus agissant que celui de fraternité, — demeure cependant moralement inférieur à celui-ci. Pourtant il y a à cet égard des confusions à éviter. — Si l'homme est un être essentiellement et totalement égoïste, il serait contradictoire de s'attendre de sa part à des actes de pur dévouement, accompli dans des conditions telles qu'il est impossible d'y trouver, d'y supposer même la moindre trace d'égoïsme. De tels actes abondent cependant dans l'histoire de notre espèce, et on en relève qui furent faits non seulement par des croyants espérant les récompenses d'une autre existence, mais aussi par de nobles cœurs faisant le bien pour le bien.

Que l'homme soit par nature un être sociable, c'est ce qu'il est assez difficile de nier. Aussi loin que l'on remonte dans le temps, toujours on l'a trouvé associé à ses semblables et formant avec eux des groupements plus ou moins organisés. D'aucuns prétendent qu'il s'est groupé par égoïsme, poussé par l'instinct de conservation, pour se préserver des forces destructives dont il était environné, opinion qui implique la préexistence préhistorique d'un état d'isolement primitif. Qu'en savent-ils ? On n'a jamais trouvé d'homme tout à fait isolé. Jusqu'ici, les exemplaires les plus dégradés de notre espèce se sont présentés à l'observation encadrés dans un groupe social où, si peu que ce fût, des actes empreints d'altruisme se produisaient. On est bien venu après cela, semble-t-il, à soutenir que l'état social est l'état naturel de l'homme, en laissant à la charge de ceux qui avancent le contraire la preuve de leur assertion.

D'après cela l'existence de l'altruisme dans l'homme revêt le caractère d'un fait positif résultant de l'observation scientifique, — et c'est bien ainsi que Comte l'entend ; et il n'y a rien qui ressemble à une vue purement subjective dans les divers passages de son œuvre où il en parle. Il a fait, il est vrai, une théorie hypothétique des facultés cérébrales et de leurs sièges dans l'homme, mais il a eu soin de la donner pour ce qu'elle est : *une hypothèse*, poussant le scrupule jusqu'à ne point vouloir l'illustrer par une

figure, par crainte de donner prise au charlatanisme. Suivant lui, les tendances altruistes se renforcent réciproquement, tandis que les tendances égoïstes se combattent et se limitent les unes les autres, d'où possibilité, par l'effet d'une éducation appropriée, de fortifier et développer considérablement les premières pour les amener successivement à discipliner, réprimer, dominer les secondes, et rendre conséquemment effectif le précepte où se résume sa morale : *agir par dévouement*.

Souhaitons donc, en finissant, que, — sous la poussée des admirateurs et des disciples du grand homme, de ceux aussi, heureusement assez nombreux, qui sans être disciples ont subi la féconde influence de sa pensée, — le règne de cette haute et pure morale s'établisse au plus tôt au sein des sociétés humaines, et dans la grande société internationale où, à la lumière du jour, tant d'actes s'accomplissent qui outragent la justice et blessent la conscience humaine !...

JUSTIN DÉVOT,
avocat,

Ancien professeur à l'École de Droit de
Port-au-Prince (Haïti).

Les Livres qui font penser

L'Humanité et la Patrie, par Alfred Naquet, 3 fr. 50 (Stock, éd., 27, rue Richelieu). — Par l'abondance des idées, la rigueur des démonstrations scientifiques, la hauteur des vues et la largeur des généralisations philosophiques, ce nouveau livre de l'auteur de *Temps futurs* fournira une ample matière à la méditation.

Les plus hautes questions qui puissent solliciter l'esprit humain y sont abordées avec une sérénité hardie que contient cependant une méthode sévère, celle-là même dont l'auteur s'est toujours réclamé dans une vie longue et remplie d'œuvres, la méthode positive, enseignée et pratiquée par Litté. Est-ce à dire que cet outil ne bronche pas

dans le cerveau du penseur et que ses conclusions puissent être adoptées dans leur intégralité? Nous ne le pensons pas; mais nos réserves ne diminuent en rien l'hommage dû au puissant effort mental d'où sont sorties ces pages remarquables.

Avant d'exposer ses vues personnelles sur l'Humanité et la Patrie, M. Naquet développe sa conception du Monde et de l'Homme, réalisant ainsi une véritable synthèse, dont tous les termes, reposant les uns sur les autres, sont reliés par un caractère d'unité philosophique qui rend sa démonstration plus précise et plus saisissante.

L'Introduction, entièrement consacrée à une revue des sciences abstraites, conclut à l'existence d'un principe universel, l'*énergie*, dont les phénomènes de tout ordre ne sont que des modalités ou des dérivations. M. Naquet ne fait là que reprendre pour son compte un concept nouvellement introduit dans la Science, qui peut donner satisfaction au besoin d'unité et de logique de l'esprit, mais, selon nous, injustifiable comme réalité objective. La Science est basée sur la spécificité et l'irréductibilité des phénomènes; non seulement elle a résisté jusqu'ici à tout essai d'unification, mais ses progrès tendent à l'en éloigner de plus en plus. Ce que Descartes a tenté pour le mouvement et Herbert Spencer pour la force est repris aujourd'hui sous un autre nom. On n'aboutit qu'à l'introduction d'une nouvelle entité à laquelle on veut réduire toute la complexité du monde inorganique et organique. La vie elle-même vient se ranger sous le sceptre de ce nouveau maître. C'est conclure à l'identité des phénomènes parce qu'on a constaté les lois de leur succession dans des conditions déterminées et parce qu'on leur a trouvé une commune mesure, l'équivalent mécanique.

Ce matérialisme abstrait, où tombent aujourd'hui tant de savants et qui consiste en une explication des phénomènes plus compliqués et les plus modifiables par des phénomènes d'ordre plus simple et plus général, n'aboutit qu'à la confusion et à l'impuissance dogmatiques. Ce procédé ne diffère pas au fond de l'explication théologique ou métaphysique par un principe unique, Dieu ou la Nature. M. Naquet apporte là, sous couleur scientifique, sa part con-

tributive à l'ontologie et à la métaphysique. De plus, l'énergie n'étant pas un phénomène directement appréciable, puisque sa prétendue manifestation doit emprunter une apparence phénoménale spéciale pour être constatée, il faut admettre que ses variations d'intensité suffisent pour donner naissance à ses diverses modalités. Cela revient à poursuivre la transformation de la *quantité* en *qualité*, problème insoluble jusqu'à présent.

Descartes l'a tenté, dans sa création de la géométrie analytique où la forme a sa représentation quantitative, mais le problème reste ouvert pour les autres catégories de phénomènes; la conception de l'énergie n'est, jusqu'à présent, qu'une pure verbalité, dépourvue, malgré l'appareil scientifique dont on l'entoure, de toute sanction expérimentale.

Il n'en reste pas moins que cette revue des Sciences, isolée de sa conclusion, abonde en renseignements précieux qui seront lus avec fruit et intérêt.

L'homme est envisagé exclusivement par M. Naquet sous le rapport cérébral (mental et moral). L'étude de ses plus hautes facultés suffit, en effet, pour déterminer à la fois sa place dans le monde et le sens de son action. Le problème de la liberté, scientifiquement conçu, est traité par M. Naquet, dans son chapitre du libre arbitre, avec une compétence et une autorité qui ne laissent place à aucune critique. C'est, à notre avis, la partie tout à fait hors pair de son ouvrage. Nous la recommandons aux esprits que tourmentent ces graves questions et qui n'ont pu se libérer de leurs inquiétudes à cet égard. L'élimination de la vieille conception du libre arbitre et son remplacement par la doctrine déterministe, où se trouvent conciliées la fatalité cosmologique et la spontanéité humaine, sont de nature à satisfaire les plus subtiles délicatesses et les plus hautes exigences de notre moralité.

Après avoir ôté à la morale son fondement métaphysique, le libre arbitre, M. Naquet ne nous semble pas, — et peut-être n'était-ce pas son dessein? — avoir édifié lui-même une théorie bien complète de la morale et du progrès. Malgré des vues de détail intéressantes, le problème de la morale n'est pas abordé en lui-même, ni dans ses dévelop-

pements; la considération du déterminisme, tout importante qu'elle soit, ne suffit pas pour rendre raison de toutes nos constructions morales qui reposeraient ainsi sur une base un peu exigüe. Il faut faire une large part à la réaction de la société sur l'individu. Ce point de vue est plus implicite qu'explicite dans les pages que M. Naquet a consacrées à ces questions capitales.

Il est plus difficile de saisir la véritable pensée de M. Naquet, relativement à la notion de Patrie. Il proteste de son profond respect pour elle, mais n'y voit qu'une forme transitoire et au fond contradictoire de l'évolution humaine qui ne peut trouver, selon lui, sa véritable plénitude que dans la constitution de l'Humanité.

Il pense que l'idée de Patrie est toute récente : à peine s'il la fait remonter à la Révolution française. Ne confond-il pas l'idée de Nationalité avec celle de Patrie? Celle-ci a surgi dès la plus haute antiquité, sitôt qu'un groupement supérieur à la famille s'est formé. Ç'a été la cité, puis la province, enfin la nation. D'un autre côté, la lutte entre les patries n'est pas la seule manifestation de leur existence. Si ce caractère a prédominé dans le passé, n'ont-elles pas un rôle tout différent dans l'avenir ?

Nous pensons que la constitution définitive de l'Humanité repose sur le développement des individualités nationales dont le concours sera mieux assuré par la diversité même des éléments concourants.

La notion de Patrie ne nous semble devoir jamais disparaître. Avec peine, nous enregistrons l'appréciation de M. Naquet, sur le rôle de Jeanne d'Arc ; il lui reproche finalement d'avoir été victorieuse, et pense que la réunion de la France à l'Angleterre sous le sceptre d'un Plantagenet aurait avancé le progrès et la civilisation. Nous ne pouvons non plus suivre M. Naquet dans ses prévisions sur les alliances que formeront les nations dans l'avenir, avant de se fondre en une unité mondiale. Toute certitude anticipée à cet égard n'est qu'un fruit de l'imagination ou l'expression d'un désir. L'histoire ne se laisse pas ainsi déterminer à l'avance. En sociologie, les prévisions sont abstraites et non concrètes, il ne faut pas l'oublier.

Malgré les restrictions que nous venons d'indiquer et

sur lesquelles nous avons peut-être trop insisté au détriment des parties solides de son livre, M. Naquet a fait une œuvre utile en indiquant ses vues à l'égard des problèmes fondamentaux qu'il agite.

Elles sont de nature à retenir l'attention de tous les penseurs.

LUCIEN MOMENHEIM.

Les Énigmes de l'Univers, par Ernest Hæckel, 10 fr. (Schleicher, éd., 15, rue des Saints-Pères). — M. Hæckel semble bien avoir compris que le vice intellectuel des sciences, c'est la spécialisation. Mais il ne s'en garde pas assez lui-même. Son livre touffu, qui traite des plus graves questions philosophiques, n'est que d'un grand savant. Il note magistralement l'évolution scientifique du XIX^e siècle, il résume avec force les dernières données et les plus audacieuses hypothèses scientifiques; mais il traite de la religion en quelques pages, de la morale en quelques lignes. Comme construction, c'est insuffisant. Quant à sa critique, souvent violente, elle est incompréhensive. Il n'entend rien à l'histoire; et parce qu'il traite de l'homme comme d'un primate, il n'a qu'une psychologie grossière.

Dans sa préface, pourtant, M. Hæckel nous dit qu'il se propose, non de résoudre les *Énigmes de l'Univers*, mais de faire quelque lumière seulement. C'est une modestie qui n'est qu'apparente. Il conclut ensuite comme si l'état actuel des sciences lui permettait de les résoudre. Il n'en excepte qu'une, qu'il déclare insoluble, celle de substance. Mais c'est une énigme insoluble qui est le pivot de toute sa doctrine. Cela pourrait être Dieu aussi bien.

Son monisme est établi sur un évolutionnisme trop simple. Par l'anatomie, il montre la conformité entre l'organisation de l'homme et celle des mammifères; par la physiologie, l'identité de toutes les fonctions de la vie entre l'homme et les mammifères; par l'embryologie, l'identité du développement de l'embryon et de l'adulte chez l'homme et chez les vertébrés; par l'anthropologie préhistorique et la zoologie, il montre que l'homme descend des vertébrés et directement des singes. Et puis ?

Ce n'est pas parce qu'on recule le problème qu'on le résout.

En psychologie, il procède de même. Ayant tracé l'évolution de l'âme, depuis les réflexes simples jusqu'aux manifestations les plus complexes de la conscience humaine, il s' imagine avoir révélé le « mystère central psychologique ».

Mais tout cet édifice moniste repose sur la loi de substance, « à laquelle, de toute éternité, l'univers infini a été et restera soumis ». Cette loi fondamentale comprend la loi chimique de la conservation de la matière et la loi physique de la conservation de la force, — ce qui est du dualisme déjà. « La *matière* (en tant que substance indéfiniment étendue), et l'*esprit* ou énergie (en tant que substance sentante et pensante), sont les deux attributs fondamentaux, les deux propriétés essentielles de l'Être cosmique divin, qui embrasse tout, de l'universelle *substance*. » C'est du panthéisme. « Ainsi: 1° Les deux éléments principaux de la substance, la masse et l'éther, ne sont pas morts et mûs seulement par des forces extérieures, mais ils possèdent la sensation et la volonté (naturellement au plus bas degré); ils éprouvent du plaisir dans la condensation, du déplaisir dans la tension; ils tendent vers la première et luttent contre la seconde; 2° il n'y a pas d'espace vide; la partie de l'espace infini que n'occupent pas les atomes masses est remplie par l'éther; 3° il n'y a pas d'action immédiate à distance à travers l'espace vide; toute action des masses corporelles l'une sur l'autre résulte soit d'un contact immédiat, par rapprochement des masses, soit d'une transmission par l'éther. »

Cette conception, soi-disant scientifique, exige autant de notre crédulité que n'importe quel fidéisme. De plus, elle est désolante. A la vérité, on ne doit demander que d'être vraie, absolument; mais à la foi, il faut demander d'être reconfortante. C'est ainsi qu'elle peut être une force sociale, c'est-à-dire une vérité, relativement.

Le monisme empirique de Hæckel n'est donc pas satisfaisant. C'est vers un monisme plus compréhensif, et mieux social, que nous tendons. Il est regrettable, par exemple, que l'insuffisance de la partie positive de ce livre

n'entraîne point chez son auteur, dans la partie critique, plus de justice pour les constructions antérieures, et plus de sens historique. Le monisme est incompatible avec l'esprit de parti. Il n'exclut aucun fait, ni aucune force, — et les disciplines du passé sont des faits et furent des forces.

Contes d'un éleveur de chimères, par Edmond Thiaudière, 3 fr. 50 (A. Lemerre, éd., 23-31, passage Choiseul). — Encore qu'il n'ait plus d'illusion sur la valeur de cette vie et le néant absolu de l'autre, M. Thiaudière, peut-être comme stupéfiant ou anesthésique, s'emploie à la culture intensive des chimères. Dans ses contes, M. Thiaudière manifeste, naturellement, toutes ses qualités d'esprit et de cœur, — et ainsi ils nous touchent, ils nous font sourire ou ils nous émeuvent sans que l'auteur paraisse visiblement. Une fine psychologie, une juste observation des choses et des gens, de l'ironie douce et tendre, comme d'une mère, — et tout cela est délicieux, même dans l'imagination étrange, presque à la Poë, mais saine toutefois, de quelques contes. Quant à l'écriture, elle est claire et ferme, et aussi peu « littérature » qu'il est possible. Sans doute, M. Thiaudière n'a voulu, cette fois-ci, que nous distraire quelques heures de l'horreur du réel, en nous promenant avec lui dans le pays des « roses bleues » ; mais il n'en a pas moins fait œuvre d'artiste. Ses *Contes* resteront, pour bercer des douleurs.

L'Hygiène sociale, par Emile Duclaux, 6 fr. (P. Alcan, éd.). — Même aux âges de foi, alors qu'on n'admettait que la solidarité devant Dieu, dans la vie future, d'instinct on a fait de l'hygiène sociale. M. Duclaux nous rappelle que la lèpre a disparu grâce aux rigoureuses mesures d'isolement qu'on a prises au moyen âge. Mais l'hygiène sociale n'a pas fait de bien grands progrès depuis. On sait mieux, mais on n'agit pas plus. Les instruments seuls se sont perfectionnés. Dans tous les cas, nous en restons, le plus souvent, au simple empirisme de la charité. Certes, M. Duclaux ne médit pas de la simple charité : elle a suppléé l'hygiène sociale alors qu'il n'en pouvait être question. Mais il conviendrait de l'éclairer.

Surtout d'après les découvertes de Pasteur, nous savons

que le malade, s'il est un malheureux que nous devons secourir, est aussi, surtout, un danger social que nous devons prévenir. Or, pour la tuberculose par exemple, qui fait en France, annuellement, 150.000 victimes, nous en restons à la charité hésitante ou affolée. On hospitalise seulement les tuberculeux au dernier degré, sans espoir, et l'on ne se préoccupe point de ceux qu'on pourrait sauver, et qui, cependant, dispersent un peu partout le germe vivace de leur affection. Suivant l'hygiène sociale, c'est le contraire qu'il faudrait faire : le maximum de soins aux tuberculeux guérissables, et le minimum à ceux qui sont condamnés.

C'est ainsi que M. Duclaux traite de la variole, de la fièvre typhoïde, de l'anémie des mineurs, de l'alcoolisme, de la syphilis.

Ce que l'hygiène sociale a su faire pour la variole, elle le peut pour les autres maladies contagieuses. Est-ce à l'État d'entreprendre cette tâche ? M. Duclaux paraît sceptique. Il a plus confiance aux citoyens, et il poserait volontiers comme principe d'action qu'il faut avant tout fortifier la volonté et développer l'initiative. Toute mesure législative n'est-elle pas vaine qui n'est soutenue et confirmée par la bonne volonté des citoyens ? Mais il n'en est pas moins vrai que l'État pourrait être utile dans bien des cas, et seconder l'effort des individus et des associations, au lieu de mettre en branle toute sa bureaucratie pour l'entraver, comme il a l'habitude.

Avec nos monstrueuses agglomérations urbaines, le mal se propage de plus en plus. De telle manière qu'on voudra, il faut agir, énergiquement et promptement.

Au vol, par Albert Vidal, 1 fr. 50 (éd. de la *Revue provinciale*). — Des histoires naturelles à la manière de Jules Renard ; puis quelques nouvelles. Cela se lit.

G. DEHERME.

Le Directeur-gérant : G. DEHERME.

LE PALAIS DU PEUPLE

SOCIÉTÉ ANONYME A CAPITAL VARIABLE

(Constituée légalement à Paris le 14 Juin 1900)

Siège social : 157, Faubourg Saint-Antoine

PARIS

COMITÉ DE PATRONAGE

MM. A. Aulard, professeur à la Faculté des Lettres; Pierre Baudin, ministre des Travaux publics; Henri Bauër, homme de lettres; Ch. Beauquier, député; Henry Bérenger, homme de lettres; Maurice Bouchor, homme de lettres; Emile Boutroux, de l'Institut; Henri Brisson, ancien président de la Chambre, député; Victor Brochard, professeur à la Sorbonne; Ferdinand Buisson, professeur à la Sorbonne; Eugène Carrière, artiste peintre; Victor Charbonnel, homme de lettres; Georges Clemenceau, homme de lettres; D^r Delbet, député; Hector Depasse, homme de lettres; Lucien Descaves, homme de lettres; Paul Desjardins, professeur au lycée Michelet; D^r Paul Dubuisson, médecin chef de l'asile Sainte-Anne; Emile Duclaux, de l'Institut, directeur de l'Institut Pasteur; A. Espinas, professeur à la Sorbonne; d'Estournelles de Constant, ministre plénipotentiaire, député; Arthur Fontaine, directeur du Travail au ministère du Commerce; Lucien Fontaine, industriel; Marcel Fournier, directeur de la *Revue politique et parlementaire*; Eugène Fournière, député; Anatole France, de l'Académie française; Gustave Geoffroy, homme de lettres; Charles Gide, professeur à la Faculté de Droit; Paul Guieysse, ancien ministre, député; Charles Guieysse, secrétaire général de la Société des Universités populaires; Etienne Jacquin, conseiller d'Etat, président de la *Ligue de l'Enseignement*; A. Keüfer, secrétaire de la Fédération du Livre, vice-président du Conseil supérieur du Travail; Ernest Lavisse, de l'Académie française; Jules Lermina, homme de lettres; Henry Michel, professeur à la Sorbonne; A. Millerand, ministre du Commerce, de l'Industrie, des Postes et Télégraphes; Gabriel Monod, de l'Instruction publique; Georges Renard, professeur au Conservatoire des arts et métiers; Charles Richet, professeur à la Faculté de médecine, membre de l'Académie de médecine; Gabriel Séailles, professeur à la Sorbonne; F. Schrader, géographe; A. Vila, secrétaire de la Chambre consultative des Associations ouvrières de production de France; Charles Wagner, pasteur; Emile Zola, homme de lettres.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : Raphaël Barré; *directeur* : Georges Deherme. — Maxime Adler, Achille Caron, Jules Dupasquier, Auguste Garnery, Léon Letellier, Henry Loyfert, Lucien Samson.

EXTRAIT DES STATUTS

ART. 2. — La Société a pour objet la construction, la mise en œuvre du Palais du Peuple, à Paris, et la création d'établissements analogues en province.

ART. 4. — La Société prend la dénomination de : *LE PALAIS DU PEUPLE, Société anonyme à capital variable.*

ART. 6. — Le capital social est variable. Il est formé d'actions de cinquante francs.

ART. 8. — Les actions sont payables **cinq francs** en souscrivant et le solde suivant décision du Conseil d'administration.

Les actions peuvent être libérées par anticipation.

Envoi franco des statuts et de la notice explicative à toute personne qui en fera la demande au Siège social, 157, faubourg Saint-Antoine.

ANNONCES,
la ligne : 1 fr.



«BOUCHONS-TORRENT»

Gratis Catalogue illustré

Écrire à M. TORRENT, BOULOU (Pyr.-Ori^{se}) France.

NOUVEAU CIGARE NASAL et BUCCAL
de A. DAUDÉ

Ce cigare inhalateur est absolument remarquable pour la guérison des maladies des voies respiratoires, du coryza, etc. Il supplée avantageusement les cigares de tabac et se recommande par l'odeur agréable qu'il répand autour du fumeur.

Envoi d'un CIGARE et d'un FLACON franco contre un mandat de 4 fr. adressé à

M. A. DAUDÉ, pharmacien, à Prats-de-Mollo
(Pyrénées-Orientales)

En vente à la «Coopération des Idées»

<i>Un Pessimiste français,</i> par G. Deherme.	0 25	0 30
<i>Tolstoï,</i> par Suarès.	1 »	1 15
<i>Education et Révolution,</i> par Gabriel Séailles	0 05	0 10
<i>Le Palais du Peuple,</i> par Gabriel Séailles.	0 40	0 45
<i>L'Enseignement primaire congréganiste,</i> par Maurice Level	0 20	0 25
<i>Lettres d'un répétiteur en congé,</i> par Brenn.	0 60	0 70
<i>Jules Lagneau (avec portrait)</i>	0 50	0 60
<i>Qui veut la Santé et du Bonheur ?</i> par A. Marrot.	1 »	1 20
<i>Le Coopératisme (illustré),</i> par A.-D. Bancel, broché.	1 50	1 70
<i>La Coopération des Idées. — Une tentative d'éducation et d'organisation populaires,</i> par G. Deherme	0 50	0 55
<i>L'Education des Celhules,</i> par Emile Duclaux	0 20	0 25

<i>De la Tolérance dans les U. P.,</i> par Lucien Le Foyer	0 10	0 15
<i>Les Règles de l'Honnête Discussion</i> selon Pascal, par Paul Desjardin	0 60	0 70
<i>Almanach de la Coopération.</i>	0 40	0 50
<i>Les Jésuites,</i> par Paul-Armand Hirsch.	0 30	0 40

Nota. — La Coopération des Idées se charge de procurer à ses membres et abonnés, SANS FRAIS, tous ouvrages, brochures, revues, journaux, etc.

Coopérative vinicole générale

SOCIÉTÉ ANONYME A CAPITAL VARIABLE

Statuts déposés chez M^e Brulle
notaire à Libourne

Siège social : LIBOURNE (Gironde)

Succursales à Montpellier, Épernay,
Chassagne, Montrachet et Cognac

Vins français de toutes provenances

Spécialité de fournitures aux
Sociétés coopératives

Echantillons et Renseignements franco

Le Courrier de la Presse

21, boulevard Montmartre, 21

PARIS

Directeur : A. GALLOIS

Le Courrier de la Presse lit 6.000
journaux par jour